L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux No 73, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS,
DIMANCHE 28 MAI 1882.

BULLETIN ARTISTIQUE.

Patience et la troupe Kennedy.

Qu'un directeur de l'Opéra—je parle du vrai, celui de la rue Bourbon—s'avise de répéter trois ou quatre fois le même ouvrage pendant une semaine, et ce qui en résultera infailliblement est aisé à prévoir. Un tolle bien senti s'élèvera du sein des abonnés—gent fort irritable et exigeante parfois—ils crieront à l'abus, à la surprise; pour un peu, et sans s'inquiéter des limites très restreintes du grand répertoire lyrique, ils siffleraient le malheureux impresario, et le poursuivraient *for obtaining money under false pretence*. Et on lui tient rancune d'une situation qu'il n'a pas créée; on le rend responsable de la rareté ou de la stérilité des compositeurs; et sa salle, en dehors des soirées dites fashionables, productives par ordre et par genre, demeure vide devant un budget sans cesse grossissant à côté d'un prix d'entrée immobilisé, immuable, et dont les inflexions, s'il en était, seraient à la baisse, jamais à la hausse.

Notre public ne se renouvelle guère; la population passante, flottante est fort minime à la Nlle-Orléans, et il s'en suit une nécessité de changer le plus fréquemment possible l'affiche, de faire du répertoire à vapeur forcée. Mais, je le répète, ce répertoire se borne, si je compte bien, à un maximum de vingt opéras, et encore parmi ceux-là en est-il quatre ou cinq peut-être qui produisent à peine la valeur du gas qu'on consomme pour en éclairer l'exécution. De sorte qu'il est bien malaisé, sinon impossible, d'équilibrer la production et la demande.

Cet obstacle capital, qui rend si redoutable une longue exploitation lyrique à la Nouvelle-Orléans, n'en a pas été un pour les interprètes de *Patience*. En trois jours ils ont représenté trois fois l'ouvrage, et l'encaisse a eu un mouvement ascendant tel que la gentille troupe a résolu de répondre favorablement aux innombrables demandes déjà reçues, et de donner demain lundi une quatrième et dernière soirée.

C'est qu'en effet il y a là le charme du fruit rare, et, ce qui vaut mieux, du très bon fruit.

Au moment, où pour la première fois on place au pupitre du répétiteur une partition nouvelle, celui-ci éprouve quelque chose d'analogue à la sensation du voyageur déjà fatigué, déjà assoiffé, qui mesure toute une immensité de désert à franchir. Et cependant, pour traduire cette partition, il a des sujets rompus au métier, dont la mémoire s'est développée, assouplie par la constante habitude de ce travail, et qui y donneront toute leur pensée, tout leur temps, qui s'y absorbe ront.

Mais voyez comme cette difficulté grandit, alors que vous disposez seulement d'élèves d'un jour; d'amateurs qui ignorent les choses de théâtre—qui sont à peu près étrangers à ses ressources, à ses expédients, à ses ficelles—et qui n'écouteront guère qu'à leurs heures et avec une attention fort intermittente les leçons du maître.

C'est de cette impasse que sont pourtant sortis si victorieusement tous les organisateurs de *Patience*.

Je n'analyserai ni le livret ni la partition de ces deux actes que tout le monde fredonne ici; je me contenterai d'écrire que cette musique et ce poème ne sont pas précisément mon rêve; cela est un peu beaucoup terne: brumeux comme le ciel de Londres; le flonflon y est souvent trainard, et la plaisanterie guindée. Mais en somme il y a là de bonnes pages musicales, et l'on passe deux heures fort agréables à sourire à cette charge—au gros sel—d'une charge vivante et trop ambulante, M. Oscar Wilde, charlatan de lettres, qui remplace le talent réel par une coiffure en saule pleureur, un frac et des culottes courtes; commis-voyageur de la poésie, poète anémique et besogneux, qui bat monnaie avec le ridicule et la pose. O nature humaine! est-u assez étrange, assez insaisissable dans tes variations, dans tes caprices! Ceux-là même qui sont faits au vin capiteux de Byron, qui en aiment, qui en recherchent le chaleureux effet, laissent là le verre encore bien rempli, et s'infligent l'insipide grainé de lin de cette poupée mécanique, de ce grêle farceur, fade et préméditée à outrance.

N'allons pas cependant trop nous élever contre la comédie de M. Wilde, puisqu'il est la cause indirecte du plaisir que vient de nous procurer la troupe Kennedy.

Cette fois j'ai bien donné, et sans aucun tronçonnement, le nom de la directrice qui a conçu l'idée de ces représentations, et qui a mené son projet à si bonne fin.

Et à ce propos jugez jusqu'où peut aller la naïveté humaine; quand je dis *naïveté*, j'adoucis le mot vrai, que le lecteur, toujours *indulgent*, trouvera sans peine.

Oui, pendant que je me livrais aux circonlocutions et aux ambages pour arriver à mon but; pendant que, sous prétexte d'une interdiction, je procédais à une amputation, d'une part, et me condamnais, d'autre part, au silence, des confrères, infiniment plus dans le mouvement que moi-même, publiaient complet—nome et prénoms—le rôle du pimpant bataillon que tout un public vient de passer trois fois en revue.

Aussi prendrai-je ma revanche et tenterai-je de m'exonérer de ma naïveté, en nommant deux fois l'impresario qui s'est conquis si promptement une légitime et solide popularité. Oui deux *fois*; vous allez voir.

Mme Kennedy, qui porte si dignement le nom de son mari, l'un des médecins les plus considérables, les plus autorisés de ce pays, est la fille d'un des hommes qui ont le plus marqué par le patriotisme et le talent dans la lutte géante de la sécession, le secrétaire Mallory, membre du cabinet de M. Jefferson Davis. Noblesse oblige, elle a voulu rappeler par sa distinction et sa valeur la valeur et la distinction de son père, et elle y a amplement réussi. Toute jeune encore, elle possède un acquis, une justesse de coup d'œil, un esprit d'observation et une énergie dont la réunion est bien rare même chez celles qui sont infiniment plus avancées dans la vie. A elle, à elle surtout, je vous l'affirme, on peut appliquer le mot: "Ce que femme veut Dieu le veut."

Dans toutes les études qui ont été le prélude de la mise à la scène de *Patience*, dans le choix et le groupement de son personnel, dans la distribution des rôles, dans ce louvoyage vigilant auquel il faut inévitablement se résigner pour ne point heurter les amours-propres, dans sa façon de discipliner son monde, elle a fait preuve d'un tact et d'une force de volonté qui étonnent chez une femme. Ce n'est qu'un petit sifflet de commandement qu'elle emboucl e à l'avant-scène, mais cela résonne, cela s'impose comme un coup de clairon.

Dans ces longs et minutieux préparatifs rien n'a échappé à son attention, à sa perception; elle a pris sa large part, et du côté artistique et du côté matériel; étude de la partition, étude du livret — jeu, chant, costumes, mise en scène, accessoires, publicité, propagande, soins d'artiste, soins de femme de ménage, rien n'a été oublié; elle aussi est d'avis que rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à faire.

De plus, détail assez peu commun chez la femme—qu'on me passe cette irrévérence—elle veut *être* et non *paraître*. En demandez-vous la preuve? la voici, parlante, éloquente—Alors que tout était prêt, alors que toute sa petite armée artistique était sous les armes, anxieuse de livrer la bataille, certaine de la gagner; alors qu'il semblait qu'il ne restât plus à l'infatigable impresario que le plaisir de voir donner ses troupes, d'assister à la victoire organisée par elle, un autre Carnot… en cornette, pendant que soirées et matinées se poursuivaient aux acclamations d'une salle pleine et sous des bourrasques de fleurs et de couronnes, savez-vous quel poste avait choisi Mme Mallory-Kennedy? [Ah! pour le coup je me réhabilite et je nomme double!] Encore et toujours un poste d'action et de labeur; le moins enviable de tous, le trou du souffleur! Oui, cette abominable capote vert-bouteille et bosselée, voilà où elle avait consenti à s'insérer. Insérer est le mot, car on s'y introduit malaisément; voilà le chapeau sous lequel elle a consenti à se dérober. Il est vrai qu'il rappelle assez certaines coiffures auxquelles est revenue l'extravagance de la mode; et ces derniers soirs, j'en remarquais à l'Opéra quelques-unes auxquelles la capote du souffleur n'a certainement rien à envier. C'est le laid dans toute son envergure.

Oui, c'est là le poste aussi humble que peu confortable où se relègue la généralissime. Si vous en doutez, suivez de l'œil l'exécution de demain, et vous aurez peut-être plus d'une occasion d'observer que du fond de sa malheureuse coiffe, l'impresario lance encore les instructions que, de ci de là, sollicite du regard un sujet hésitant. Donc jusqu'à la dernière heure, en tout et partout, elle se sera montrée utile, elle se sera affirmée, et cela avec cette égalité d'humeur charmante, j'ai presque dit enfantine, qui la caractérise. Elle ne s'est jamais démentie; dévouée à son œuvre, aussi charitable qu'intéressante, elle s'est dit qu'il y aurait contre-sens à montrer même une seconde d'impatience quand on monte *Patience*.

Aussi c'est plaisir d'entendre quelle large justice lui rend tout son preste et aimable bataillon.

Du reste, si Mme Mallory-Kennedy a prodigué les preuves de zèle et d'habileté, elle a eu aussi la main heureuse, il faut le reconnaître. Il eut été difficile de faire un plus joli choix; un dessus de panier sous tous les rapports. Mettons donc la main dans ce panier; la critique aura rarement plus agréable besogne.

Mlle Corinne Castellanos (Patience) se livre à des études de chant qui déjà portent leurs fruits, et auxquelles vient en aide une voix franche, sympathique, chaude souvent, d'une étendue et d'un volume suffisants. Elle a l'intuition du coloris, et prête à la phrase la teinte et le sentiment qui lui siéent. Ce sentiment elle le possède, et en matière d'art c'est là une immense avance. C'est à ce cela que s'achève le plus sûrement la conquête d'un auditoire; le sentiment prime — et de beaucoup — les séductions les plus chatoyantes du mécanisme; la langue du cœur est la langue universelle; tous la parlent vite; on la balbutie déjà dans les langes. Il y a aussi de l'esprit dans le chant de cette jeune fille; presque toujours l'intention est comprise et rendue. Et, détail à noter chez celle qui se risque pour la première fois à la scène, elle a une surprenante possession d'elle-même; elle a réglé à l'avance ce qu'il y a à faire, et elle le fait correctement, exactement, sans indécision. Il s'ensuit que cette fois—et cela n'était pas tout à fait ainsi au concert où je l'entendais l'autre soir—la voix se pose avec assurance et est entièrement dégagée du chevrotement, qui naît de la peur, cause des secousses funestes et écourte les effets.

J'ai dit que Mlle Castellanos imprègne son chant de sensibilité—c'est là un trait qui s'est accentué surtout dans le morceau du second acte: *Love is a plaintive song*, l'un des plus heureux de la partition, et qu'elle dit avec cœur. J'ai écrit dans un article précédent qu'elle se distinguait aussi par la solidité de la diction; j'ajoute qu'elle dit juste et avec finesse aussi; je cite à l'appui son: *It is my duty*.

Bref, beaucoup de charme dans la voix, de l'expression dans le chant, de l'aisance et de la sincérité dans le jeu. Succès complet et surtout mérité.

Mlle C. Hart, (Angela) a su mettre en relief un rôle de second plan; elle a été fréquemment et justement applaudie; principalement dans le duo *"Long years ago."* Elle en dit avec de charmantes intentions la phrase plusieurs fois répétée *"He was a little boy."*

Le rôle de Saphir ne pouvait trouver une interprète plus captivante que Mlle L. Bohn. Tête charmante, lignes douces et fines, un camée; type tout de distinction, qu'éclaire la lumière de l'intelligence. Intelligence qui s'affirme dans l'attitude, dans le geste et dans l'intonation; les uns et les autres sont d'une rare justesse. Suivez-la attentivement, et vous reconnaîtrez que d'un bout à l'autre de son personnage, elle s'y donne entière, et toujours en restant dans le vérité. Elle apprécie l'importance des détails, elle en a l'intuition et n'en néglige aucun. De plus elle a de l'initiative.

Mlle J. Pasteur (Ella) complète ce quatuor de jeunes filles qui toutes laisseront d'excellents souvenirs à cet immense public que *Patience* aura, à quatre reprises réuni dans la salle de l'Opéra.

M. W. Finney—chargé du rôle de Réginald Bunthorne—se trouvait, à mon sens, en présence d'une très sérieuse difficulté, celle de jouer au naturel le personnage de ce poète d'industrie, qui, on le sait, est poursuivi par vingt jeunes filles éprises, le dardant de leurs yeux, tentant d'incendier de leurs déclarations l'incombustible Réginald. Comment ne pas prendre feu au sein d'une atmosphère aussi surchauffée? De quelle triple enveloppe d'amiante ne faut-il point se blinder pour n'en pas être consumé? La rigueur est peu aisée quand dix-neuf, sur les vingt qui vous attaquent ainsi — ont pour elles la grâce et la jeunesse. Grand, très grand tour de force, M. Finney, et que vous avez opéré avec bonheur, mais à contre cœur, je le gagerais.

Dix-neuf sur vingt, écrivais-je plus haut. En effet, il faut retrancher—comme sexe, du moins—M. E. Violett, qui, pour l'occasion, s'était transformé en Lady Jane, et qui n'a pas manqué de comique dans ce personnage. Rôle de véritable crampon, ou plutôt de taon bourdonnant toujours son amour à l'oreille surmenée, agacée de Bunthorne, et lui grinçant les nerfs.

De même que Bunthorne, Archibald Grosvenor est bombardé par les *"love-sick maidens"*; comme Reginald, Archibald subit cette persécution, *"A trustee for beauty,"* il est pris, enveloppé comme dans ce cyclone d'amour, tant et si bien que, las de ces voluptés sans trêve ni merci, il adresse cette supplication au trop pressant troupeau: *"You have been following me since monday, and this is saturday I should like the usual half holiday, and if you will kindly allow me to close early to-day, I shall take it as a personal favor."*

M. Newton Eustis a joué ce rôle avec mesure et intelligence. Il a fort joliment détaillé le morceau *"The Magnet and the Churn"* c'est de l'esprit; et dit dans un sentiment vrai le petit duo idyllique du 1er acte: *"Prithee pretty maiden"*, c'est du tact. M. Eustis a évité de trop souligner ce rôle caricaturesque en même temps qu'élégisque, et en cela il a témoigné de son goût. De la distinction et de l'intelligence. Qui en serait surpris d'ailleurs? Il est d'une famille où ces qualités sont héréditaires.

—Le rôle du colonel a été très rondement joué et très convenablement chanté par M. Bartlett, aussi à l'aise, en scène, devant ses dragons, que s'il manœuvrait aux Fair Grounds. Voix solide, qui porte; de la rondeur, de l'entrain.

M. F. Cohen a une fort agréable voix de ténor léger, voix dont il pourrait beaucoup augmenter le volume, s'il soignait davantage l'émission, s'il chantait plus en dehors. Il y a vraiment du charme dans cet organe; il ne s'agit que d'en achever l'éducation. M. Cohen a chanté plusieurs passages de son rôle avec un accent sympathique, surtout le *"Your maiden hearts."* Très bien senti, très bien dit tout ce morceau, le plus distingué, le plus mélodique peut-être de la partition. Je l'écris à nouveau, que M. Cohen soigne mieux son émission, qu'il apprenne à donner toute sa voix, et vite il arrivera à une plus grande portée, à un volume double de celui qu'il obtient aujourd'hui.

M. L. Campbell (le major) s'est aussi fort convenablement acquitté de son rôle dont la partie est importante dans plus d'un ensemble, notamment le trio bouffe du second acte, dont les premières mesures, à une modification de rhythme près, rappellent beaucoup le trio de *La Dame Blanche*: *"Je n'y puis rien comprendre."*

Les morceaux d'ensemble ont très remarquablement marché. Citons entr'autres l'introduction si finement nuancée, deux chœurs de dragons, et le finale du 1er acte.

Cette importante partie chorale, dont la bonne exécution a frappé tout l'auditoire, était confiée à la précieuse collection de jeunes filles que voici:

Mlles L. Dufour, C. Bonnecaze, L. Locoul, R. Jones, E. Lonsdale, H. Rogers, E. Labatt, L. Jones, A. Legardeur, A. Bouligny, J. Bouligny, L. Sneerer, K. Griswold; Mmes Jones et à MM. Nicholas, Brand, Bowling, Hunt, Foster, Hérndon, Pasch, Denis, Bayne, Florance, Faure, Generelly, Hardie, Dugan, Waterman, Taft, Charles, Barton, Jonas.

A tous mes sincères félicitations.

J'ai dit, au début de cet article, la part prise par Mme Kennedy dans ces représentations; j'ajoute qu'elle y a été très vivement secondée par Mme Laura Chaillé et Mlle Birdie Alice Todd.

Hier, à la matinée, les artistes-amateurs de *Patience*, voulant témoigner leur gratitude à Mme Kennedy, lui ont offert un bâton de commandement—tout de fleurs—en même temps qu'un comité de l'Association Sanitaire lui présentait une montre et des bracelets. C'est justice.

Cette manifestation publique a pris la directrice par surprise, et cette fois l'énergie—si grande en elle pourtant—a faibli. L'émotion l'a laissée muette. Aussi M. Kennedy, son mari, a-t-il dû s'avancer et répondre, au nom de sa femme, et dans les termes les plus heureux d'ailleurs.

A la suite de la Matinée, dont le produit a été encore beau, la troupe s'est rendue au Fort Espagnol où se donnait un dîner en l'honneur de Mme Kennedy.

Lundi, dernière représentation au bénéfice du *Les Monument Association*, et puis tout rentrera dans le silence, et plus d'un jour on regrettera ces soirées mouvementées où l'on étudiait, où l'on répétait, et surtout celles où l'on jouait *Patience*, à l'orchestre des braves, sous une chaste continue de fleurs.

Et bien des fois ils rêveront d'un service qu'ils voudraient reprendre, ces dragons d'une autre espèce que celui des Hespérides sous les yeux desquels s'étalait un spectacle d'une bien autre beauté, ma foi! que celui des pommes d'or.

Espérons que ce service sera en effet repris un jour, et que ces brillantes représentations, les plus productives peut-être qui aient eu lieu ici, se renouvelleront plus d'une fois.

Avant de terminer je dois aussi nommer MM. Beale, Brusle, McBride—chargés, les deux premiers, des études musicales, le troisième, de la mise en scène, et enfin M. Vogel, qui n'a rien négligé pour vite acclimater à l'orchestre les interprètes de *Patience*. Difficile et excellent travail.

Je n'ai que quelques lignes à consacrer à M. Levy et ne pourrai point par conséquent dire tout ce que je pense de ce superbe talent. Je ne veux pas cependant terminer sans lui adresser mon témoignage d'admiration. M. Levy est un grand instrumentiste, un grand chanteur. Il a surtout exécuté avec une émotion puissante, se communiquant aussitôt et forcément, la romance de *Mignon*: *Elle ne croyait pas*; une perle.

C'est là du chant large, profondément senti, qui va au plus intime du cœur, qui mouille les yeux. En l'entendant, on peut aisément oublier un accident de lèvres; c'est de la vraie poésie—on sent que l'âme de l'artiste passe tout entière dans la mélodie qu'il interprète. Voilà bien du grand art.

L. PLACIDE CANONGE.

Le projet de mer intérieure.

Nous avons entretenu récemment nos lecteurs du projet de mer intérieure conçu par le commandant Roudaire.

Le *Journal officiel* publie le rapport que M. de Fryoinet vient d'adresser à ce sujet au président de la République.

On se rappelle que ce projet tend à créer au sud de l'Algérie et de la Tunisie un vaste bassin d'une surface égale à dix-sept fois environ celle du lac de Genève, et en communication avec la mer au moyen d'un canal de 240 kilomètres de long débouchant dans le golfe de Gabès.

"Pour l'établissement d'un tel bassin, dont le creusement à main d'hommes serait absolument chimérique, dit le président du conseil, on met à profit les dépressions naturelles de terrain connues sous le nom de chotts de Rharsa et de Melrir, qui ne sont en réalité que d'anciens lacs salés desséchés. En fin de compte, le canal seul devra être creusé artificiellement, et c'est déjà une œuvre très considérable, si l'on songe qu'il devra avoir 10 mètres de profondeur au moins au-dessous du plan d'eau et une largeur à la surface d'une centaine de mètres.

Toutefois, cette entreprise n'a rien d'excessif, et, la question de dépense étant mise à part, ne dépasse nullement les moyens ordinaires dont nous disposons."

Après avoir constaté l'extrême diversité des appréciations en ce qui concerne les difficultés de l'entreprise, le ministre arrive aux conséquences probables:

"Quelles seront les conséquences d'une telle œuvre, créée subitement dans des régions aujourd'hui désertes et brûlées par le soleil? Ici l'imagination peut se donner carrière. Quelques-uns n'ont pas craint d'annoncer un changement de climat dont les effets se feraient sentir jusque dans les immensités du Sahara. La surface de la mer projetée qui, malgré ses dimensions, apparaît comme un point dans le nord de l'Afrique, exciut, semble-t-il, d'aussi hardies hypothèses. Mais il est permis de concevoir une zone de fraîcheur plus ou moins étendue autour du bassin et du canal, et, par suite, un gain notable pour la culture.

Les promoteurs de l'œuvre comptent sur ce résultat pour se rémunérer; car ils demandent, comme unique subvention, la concession d'une bande considérable de terrains aujourd'hui incultes et non amendés. Ils comptent aussi sur les pêcheries et les salines qu'ils se proposent d'établir en grand dans la mer intérieure. Sur ce point, des discussions scientifiques se sont engagées. On s'est demandé si, par suite de l'évaporation, la mer intérieure, incessamment alimentée par l'eau de la Méditerranée beaucoup plus que par les pluies, n'était pas condamnée à une salure croissante qui rendrait bientôt la vie du poisson impossible. On s'est même demandé si la mer intérieure n'était pas destinée à disparaître en étant comblée graduellement par les dépôts salins que détermineraient la saturation indéfinie des eaux."

Voici maintenant des considérations d'un autre ordre, et d'une haute importance:

"Je dois mentionner aussi les avantages en quelque sorte d'ordre politique qu'on a signalés en faveur du projet. On a fait remarquer que la mer intérieure et le canal constitueraient ce qu'on a appelé "une barrière contre la barbarie", c'est-à-dire un obstacle à peu près infranchissable aux tribus nomades et envahissantes du Sahara et de la Tripolitaine. On a dit aussi que notre marine marchande et militaire auraient là un port de refuge admirable contre toutes les éventualités.

Enfin, dans l'ordre économique, on invoque les facilités considérables qui résulteraient pour le commerce de la Tunisie et de l'Algérie de cette grande route maritime creusée à travers les terres. Il est certain que la nouvelle entreprise permettrait aux navires de venir commercer au sein de nos possessions, et que les chemins de fer ne tarderaient pas à mettre les nouveaux rivages en communication avec le réseau de l'Algérie."

En somme, le président du conseil pense que le projet Roudaire mérite d'être étudié avec la plus grande attention et il institue une commission composée des ministres, de huit députés, de huit sénateurs, de seize représentants des divers départements ministériels et du gouvernement général de l'Algérie et enfin de seize membres des sociétés savantes.

Pauvre mer intérieure, elle n'est pas prête de s'étendre sous le ciel africain!

MANTEAU DE ROI.

Il nous faut rappeler tout d'abord la triste journée du 24 février 1848: le roi fuyant Paris et cherchant à gagner l'Angleterre. Il est acquis que c'est à Trouville que Louis-Philippe tenta de s'embarquer sur une simple barque de pêche. La mer, horriblement mauvaise, rendit son projet irréalisable. On prit, après trois jours d'attente, le parti d'aller à Honfleur.

Ce n'était pas chose facile. Le bruit courait dans Trouville que des ministres s'y étaient réfugiés; or, la maison du docteur Billard, où se trouvait le roi, était à l'extrémité de la ville; il fallait donc suivre tous les quais sans attirer l'attention.

Le général de Rumigny, qui accompagnait le Roi, se montrait fort inquiet; il prit à part M. Guettier, beau-père du docteur Billard:

—Vous savez, monsieur, lui dit-il, qu'*on n'arrête pas le Roi*. Prévenez ces messieurs et, en cas d'attaque, tirez à bout portant.

Le Roi avait conservé tout son sang-froid.

Il était une heure du matin; on allait se rendre à pied jusqu'à un endroit où une voiture attendait.

Louis-Philippe s'enveloppe dans son manteau—un de ces grands vêtements qu'on portait en 48, une espèce de macfarlane sans pélerine.

—Permettez, sire, fit M. de Rumigny, l'alarme est donnée, il se peut qu'on vous reconnaisse sous ce manteau.

—Si j'osais, dit M. Guettier, j'offrirais mon pardessus à Votre Majesté?

—Excellente idée! dit le roi, à la condition que nous ferons l'échange. Voici mon manteau; donnez-moi votre pardessus.

L'échange eut lieu.

Le lendemain, Louis-Philippe était en Angleterre.

M. Guettier avait pris congé du roi à Honfleur. Quand il revint à Trouville, le passage du roi y était connu. On sut que c'était M. Guettier, ancien maire, qui lui avait offert l'hospitalité chez son gendre, le docteur Billard. Le commissaire provisoire de la jeune République voulut faire du zèle; il l'arrêta et lui fit passer deux jours en prison….

Avant le 24 février, M. Guettier était un orléaniste ardent. Trente-six heures de cohabitation avec son souverain,—un souverain maintenant exilé—ayaient encore accru sa foi politique.

Il était proscrit de placer avec religion, dans la plus belle armoire de la maison, où il était lui-même une relique, le manteau royal; il se tint parole.

Puis, tout à la politique, ayant toujours, comme ont les partisans au lendemain des révolutions, l'espoir de voir son roi rappelé en France, il échangea de fréquentes lettres avec le général de Rumigny; il fit même plusieurs voyages en Angleterre où il fut reçu par le roi.

A chacun de ses voyages, M. Guettier ne manquait pas de se vêtir du manteau royal qui, au retour, reprenait sa place. Une fois, ce fut les larmes aux yeux, qu'il referma l'armoire.

—C'est la dernière fois que je t'ai mis, pauvre manteau, dit-il; je ne reverrai plus le roi.

Quelques mois plus tard, en effet, Louis-Philippe mourait.…

Plusieurs années s'écoulèrent. Un matin, une ouvrière, qui travaillait chaque semaine chez Mme Guettier, lui dit:

—Savez-vous, madame, que le manteau qui est dans la grande armoire est mangé des vers par places. C'est bien dommage. Si vous le vouliez, on pourrait encore en faire un fort beau vêtement à la petite.

—Pourquoi pas? dit en souriant la grand'mère; c'est notre petite reine à nous!

Et le manteau fut coupé….

Deux années se passèrent encore.

Il y avait dans la maison un brave homme qui remplissait les fonctions de jardinier et de domestique. C'était un vieux soldat de l'Empire qui se vantait de couvrir comme une femme et de savoir tirer parti de tout.

Un jour, il se présenta tout fier.

—Regardez comme je suis beau, dit-il, en montrant ses jambes.

Il s'était taillé des guêtres avec ce qu'il restait du manteau du roi!…

C. CHINCHOLLE.

(Dans le *Figaro*.

"Question de jeu; on nous demande: On joue au billard, un des joueurs fait sauter sa bille hors du billard, et la bille de son adversaire s'arrête sur la mouche, si bien qu'il n'y a pas moyen d'y poser la bille tombée. Que doit-on faire?"

Nous pensons, après avoir pris l'avis de joueurs expérimentés, que dans ce cas, d'ailleurs très rare, il convient de replacer les billes sur les mouches, comme au début d'une partie.

LE SOT.

Dans une préface écrite pour un recueil de pièces de salon, M. Alexandre Dumas fils décrit ainsi le sot:

Le sot est un animal bien singulier. Ceux qui le confondent avec l'imbécile prouvent du premier coup, qu'ils manquent complètement du sens de l'analyse et de la classification. Il y a cette différence capitale entre l'imbécile et le sot, que le premier, quand on est forcé de le supporter dans le tête-à-tête, est toujours ennuyeux, assommant, exaspérant, tandis que le second, dans des conditions analogues, est d'un intérêt toujours nouveau, d'une évolution toujours imprévue.

Les profondeurs de la sottise, quand on sait bien s'y orienter, sont remplies de surprises enchanteresses, de jouissances ineffables. Tenir là un sot, un vrai sot, bien content de lui, bien à son aise, bien expansif, quel régal! quelle friandise! Un seul regret empoisonne ce plaisir de gourmet, c'est de ne pouvoir le faire partager immédiatement à un ami. On est honteux de cette bombance solitaire; mais le sot demande à être cuit si à point, découpé avec tant de précaution, savouré avec tant de prudence, qu'on ne sait jamais si une troisième personne ne vous distraira pas et ne vous fera pas retirer de la broche trop tard ou trop tôt ce gibier rare. Car le sot, le vrai sot, le parfait sot est extrêmement rare. C'est pour cela que non seulement il est très recherché, mais que les inattentifs le confondent aisément avec l'imbécile, qui, lui, est innombrable.

Le sot ne doit pas forcément contenir une bête. Au contraire, lorsqu'il est de bonne race, il se voile et se dérobe très longtemps sous des qualités souvent de premier ordre. L'érudition, l'esprit même, ne sont pas incompatibles avec la sottise. Ils l'entourent quelquefois comme la chair savoureuse d'un fruit entoure son noyau. On voit un homme bien élevé, instruit, aimable, célèbre, on ne se défie pas, on se livre; puis à un certain mot, à un certain geste, on reconnaît l'individu particulier, on le regarde tout à coup d'une autre façon, et l'on s'écrie intérieurement: "Ah! en voilà un!" et le sot se met à tourner devant vous avec toutes ses paillettes, toutes ses grâces, en montrant ses dents, comme un danseur à jupe de satin bleu. A partir de ce moment, aucun spectacle n'approche de celui qu'on peut se donner; c'est royal. Il n'y a pas un instrument de musique, piano d'Erard, violon de Stradivarius, qui, sous les doigts de Liszt ou de Paganini, rende des sons aussi justes, aussi fins, aussi purs que cette manivelle humaine qui joue tous les airs qu'on veut, quand on pousse bien le bouton qu'il faut.

La sottise est la seule propriété de l'homme que la nature, on ne sait pas encore pourquoi, ait poussée à l'entière perfection. Pour moi, je n'ai jamais vu se développer le sot sans me dire: "Me voici devant la preuve évidente de la puissance et de l'ingéniosité du Créateur." Si la figure si multiple et si intéressante du sot pouvait être peinte en quelques lignes, elle le serait dans ce portrait d'un homme éminent, absolument reconnu sot, fait par une femme qui avait presque autant d'esprit que vous. "Ah! oui, disait-elle, je le connais bien. C'est ce monsieur qui parle toujours de lui, et, quand il se tait, on voit que c'est pour y penser davantage."

M. Alexandre Dumas termine en souhaitant à l'auteur qu'il se rencontre un jour, comme il s'est rencontré pour Alfred de Musset, une comédienne, une Mme Allan, qui, ayant joué en Russie quelques-uns de ses proverbes, revienne les faire admirer aux Français.

—Embarras de voiture.

Un cocher de bon style, qui conduit la victoria de sa patronne, une ancienne comédienne, laquelle passe pour avoir la parole un peu pittoresque, "s'attrape" avec le cocher d'une autre voiture, et épuise un vocabulaire que vous pouvez deviner. Il se produit un rassemblement.

Tout d'un coup, la dame qui occupe la voiture veut prendre aussi la parole.

—Non, madame, dit vivement le cocher… Songez-donc qu'il peut y avoir des enfants par ici!

ASSURANCES.

Compagnie d'Assurance Mutuelle des Marchands de la Nlle-Orléans.

No. 104 rue du Canal.

Vingt-Septième Etat Annuel.

Conformément aux dispositions de sa charte, la compagnie publie l'exposé suivant:

Primes reçues pendant l'année échue le 31 mai 1881, y compris les primes non acquises de l'année précédente—

Risques de feu……	$389.530 92
Risques maritimes……	26,455 71
Risques de rivières……	26,518 80
Total des primes……	$418,505 43
Moins primes non acquises……	24,000 00
Primes nettes 31 mai 1881……	$394,505 43

PERTES PAYEES—

Sur risques de feu……	$64,282 30	
Sur risques maritimes.	5,153 37	
Sur risques de rivières.	6,061 56	
Taxes et dépenses, moins intérêt……	25,233 07	
Réassurances et primes remboursées……	16,945 41	108,974 06
Profits……		$135,928 4

La compagnie a l'actif suivant:

Propriétés foncières……	$[illegible] 00
Bons de ville (843,650)……	12,000 00
Actions de banques, de chemins de fer et autres……	71,697 12
Billets garantis par hypothèques en nantissement……	145,255 66
1442 actions de la compagnie des Water Works de la Nlle-Orléans.	46,215 00
Billets à recevoir……	90,509 55
Primes en voie de collection……	35,395 28
Scrip de ville (96,279 39)……	2,000 00
Jugements sur billets hypothécaires……	7,200 00
Argent en caisse……	78,971 72
	$697,545 28

L'exposé ci-dessus est une copie exacte et correcte des livres de la compagnie.

P. FOURCHY, Président.
G. W. NOTT, Secrétaire.

Etat de la Louisiane, Paroisse d'Orléans, Ville de la Nlle-Orléans.
Signé et assermenté devant moi ce 11ème jour de juin 1881.
MICHEL V. DEJEAN, Notaire.

A une réunion du Conseil de Direction tenue ce 11 juin 1881, il a été résolu de déclarer un dividende en argent de 25 pour cent sur les primes nettes participantes pour l'année échue le 31 mai 1881 payable le troisième lundi de juillet prochain.

Dix pour cent d'intérêt sur le fond capital pour l'année expirant le 31 mai 1881, sont payable sur demande.

DIRECTEURS.

P. Maspero, J. J. Fernandez, Paul Fourchy, John Geddes, John B. Lallande, D. Fatjo, Edward Toby, D. A. Chaffraix, M. W. Smith, Chas. Lafitte, B. W. Taylor. 12juil

INSTITUTIONS.

COLUMBIAN EDUCATIONAL & KINDERGARTEN INSTITUTE.
(Anciennement Institut D'Aquin.)
…………Esplanade…………190

L'OUVERTURE de la 12me session annuelle de cet Institut a eu lieu le 5 septembre 1881. L'enseignement comprend toutes les branches d'un cours complet, en anglais et en français, ainsi que les langues modernes les plus usitées. Pour la musique, la directrice s'est assuré le concours du professeur H. ROLLING. L'Institut est situé dans l'un des quartiers les plus salubres et les plus agréables de la Nlle-Orléans. Les bâtiments et les terrains sont vastes et admirablement disposés pour des pensionnaires ou des externes. Prix modérés. Pour circulaires, etc., s'adresser à Mlle M. FITZGERALD, à l'Institut.
18sept

Dentistes

C. E. KELLS & M. VIET,
CHIRURGIENS-DENTISTES
No 19 rue Dauphine immédiatement après la bâtisse formant l'angle de la rue du Canal.
Opérations de tout genre dans le ressort de leur art.
Pose de palais artificiels.

GEO. P. MALONEY,
D. D. S. Dentiste diplômé.
150 rue du Canal.
Anciennement des collèges dentaires de la Pennsylvanie et de la Nouvelle-Orléans.
Dentiste du couvent des Ursulines. Extraction des dents sans douleur.
Vend des matériaux de tout genre pour dentistes aux prix de fabrique.
17 janv—1 an

JOSEPH BAUER,
DENTISTE,
180 - - - Esplanade - - - 180
Près Remparts.
31mai—1an D Ma J

VOULEZ-VOUS VOIR?
ET VOIR PARFAITEMENT?
ALLEZ ALORS CHEZ
E. CLAUDEL, opticien,
Anciennement chez C. DUHAMEL
96 rue du Canal, près Camp,
Et achetez-y une paire de LUNETTES en or, en argent, en acier ou en nickel.
VERRES de tout genre.
Véritable cristal de roche.
Essayez-le et vous n'aurez affaire à personne autre.
Réparation de LORGNONS D'OPERA.
Réparation de tous les INSTRUMENTS d'optique, de mathématique, de marine et de philosophie.
Batteries électriques, Microscopes, etc.
Thermomètres, Verres d'opéra, Instruments de dessin, etc. 20 janv—

SODLEY BROTHERS
Ont l'assortiment le plus complet de wagons à cannes, charrettes à cannes à 3 et 4 mulets, charrettes à bœufs, de, pour logs, wagons à coton, charrettes à bagages, charrettes pour fermes, charrettes à riz, petites charrettes de toutes dimensions, tapis, jantes, brancards, colliers de chevaux, matériaux pour voiture, graisse pour essieux, moyeux. Nous appelons l'attention sur nos essieux durcis, nos moyeux forgés à froid et sur les ferments extra destinés à nos charrettes et wagons, lesquels sont fabriqués dans nos propres ateliers, à Wheeling, W. Va. avec des matériaux supérieurs et par de très habiles ouvriers. Nous garantissons tout, ne craignons aucune concurrence et répondons aux plus fortes demandes.
Dépôt 18 et 20 rue Union.
Smai 1882—1an

COMPAGNIE D'ASSURANCE DU HOPE,
DE LA NOUVELLE-ORLEANS.
27 Rue du Camp.
INCORPORÉE LE 5 AVRIL 1882, CHARTE RENOUVELÉE LE 5 AVRIL 1882.
CAPITAL……………$250,000
H. PEYCHAUD, Président.
JOS. H. MARKS, Vice-Président.
LOUIS BARNETT, Secrétaire.

DIRECTEURS.
HENRY BEER, de H. & B. Beer.
A. RINGOLD BROUSSEAU, de A. Brousseau's Sons.
JOHN I. ADAMS, de John I. Adams & Co.
I. L. LYONS.
LOUIS BUSH, de Bush & Lepret.
JAS. A. RENSHAW, de Renshaw, Cammack & Co.
G. LEHMANN, de A. Lehmann & Co.
V. MEYER, de Meyer, Weis & Co
A. J. GOMILA, de Gordon & Gomila.
F. M. ZIEGLER, de Schmidt & Ziegler.
S. HERNSHEIM, de S. Hernsheim & Bro.
ADAM THOMSON, de A. Thomson & Co.
MAURICE STERN, de Lehman, Abraham & Co.
JOSEPH H. MARKS.
HENRY PEYCHAUD.

Cette Compagnie, une des plus anciennes de la Nouvelle-Orléans, assure contre des
RISQUES MARITIMES, DE RIVIÈRE ET D'INCENDIE,
Aux taux de Prime les plus réduits.
Pertes ajustées promptement et équitablement.
22 avril 1a Dim Jeu

On peut toujours se procurer l'Abeille chez
M. Billard, libraire, coin Bienville et Chartres
P. Pierrien, … 139 rue Royale,
G. Ellis, … 11 Dorsiar,
M. Holland, … 12 Commercial Place,
G. F. Wharton, … 21 1/2 Carondelet,
Wm. Johnson, … 206 Dorsiar,
A. H. Staub … 22 Commercial Place

LIGNE COMMERCIALE FRANÇAISE
ENTRE LE HAVRE ET LA NOUVELLE-ORLEANS.
FLOTTE DE LA COMPAGNIE:

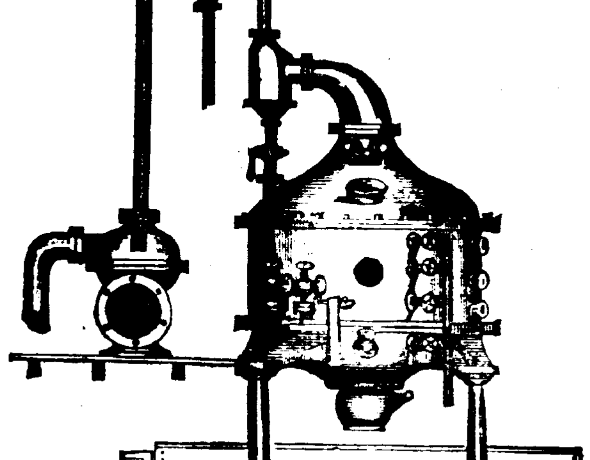
Dupuy-de-Lôme……	3,578 Tx.	Rouen……	3,578 Tx.
Paris……	3,578 Tx.	Bordeaux……	3,578 Tx.
Hâvre……	3,578 Tx.	Marseille……	3,578 Tx.
Nantes……	3,578 Tx.		

DUPUY-DE-LOME, capitaine Recoleux, partira pour le Hâvre vers le 15 juin, et sera suivi par le PARIS vers le 8 juillet.
Billets de passage (entrepont) de la Nouvelle-Orléans au Hâvre, $40.
Billets d'aller et retour (entrepont), valables pendant six mois, $68.
Ordres pour billets de passage (entrepont) du Hâvre à la Nouvelle-Orléans, $30, payable d'avance.
Enfants au-dessous de 12 ans, moitié prix.
A ces prix la Compagnie fournira aux passagers une bonne nourriture (avec vin ou café), lit, couvertures, etc., et les ustensiles pour les repas.
Les vapeurs de la ligne sont tous neufs, et sont construits d'une manière à assurer aux voyageurs la plus grande sûreté avec tout le confort possible.
Pour achats de billets, etc., s'adresser à
13 avril FORSTALL, ROSS & CLAYTON, 173 rue Commune.

PHARMACIE DUCONGE.
30…… RUE DE CHARTRES …… 30
NOUVELLE-ORLEANS.
A. CARROUCHE,
SUCCESSEUR.
Les personnes de la ville et de la campagne trouveront à cette ancienne pharmacie un assortiment complet de: MEDICAMENTS PATENTES, FRANÇAIS, ANGLAIS et AMERICAINS, ainsi que de DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PEINTURES, PARFUMERIE, en un mot, tout ce qui a généralement un établissement de premier ordre. M. Carrouché reçoit directement de Paris tous les médicaments patentés dont nous donnons chaque jour l'énumération complète dans une autre colonne. La maison sollicite des ordres de la campagne et garantit de les remplir avec soin et célérité. Dépôt du Sirop pectoral balsamique de Duconge.
Agents pour la vente du Willow's Brewery Remedy. 1 sept 81—1 an

THE MUTUAL ACCIDENT AND ENDOWMENT ASSOCIATION OF NEW ORLEANS.
(Association mutuelle de dotation en cas d'accident.)
Bureau: 137 RUE GRAVIER.
INCORPORÉE CONFORMÉMENT AUX LOIS DE LA LOUISIANE.
OFFICIERS.
GEO. NICHOLSON, Président. SAM'L M. TODD, Vice Président.
H. F. BRIDEWELL, Secrétaire et Trésorier. MOSES CLARK, Assistant Secrétaire.
J. D. C. STEVENSON, Agent Général.
Banque Nationale de l'Union, Dépositaire.
DIRECTEURS.
H. Dudley Coleman, R. F. Chambers, D. M. Kilpatrick, Col. Geo. Moorman, Geo. Nicholson, F. T. Carver, Jno K. Renaud, M. L. Huggins, Sam'l M. Todd, H. N. Seris, H. F. Bridewell, Moses Clark, Jno. D. C. Stevenson, Jno. S. Rainey. 14 av— an

JAMES D. EDWARDS
Successeur de DAN'L & JAS. D. EDWARDS,
22, 24, 26, 28 rue Front, et 21, 23, 25 rue Delta,
Nouvelle-Orléans.



Appareils d'Evaporation pour Sucrerie—Une Spécialité.
Thermomètres à sucre, Essayeurs de jus de cannes, Saccharomètres en cuivre et en métal; Refouleurs centrifuges en cuivre et en caoutchouc, Tuyaux en fer et accessoires, de toutes grandeurs jusqu'à 8 pouces de diamètre. Articles en cuivre de toutes grandeurs et dans tous les genres.
Je suis prêt à fournir des installations complètes pour des Sucreries de toute capacité de 5 à 40 boucauts par jour. Rues en fer noir, ios, cires et sucre. Steam Trains, Clarificateurs, Evaporateurs et Vacuum Pan de toutes dimensions, avec Mélangeurs (Mixers), Chariots à Sucre, Centri…
Etc. Satisfaction garantie. 8 jan—6 mois—dim mar ou

Brasseries.

MaraisStreetSteam Brewery
H. F. STURCKEN,
30, 32, 34 et 36 RUE MARAIS,
Entre Conti et St-Louis.
1er fév—22.1 an DMJ

PELICAN STEAM BREWERY,
EUGENE ERATH,
383…… RUE VILLERE …… 383
Entre Esplanade et Chemin du Bayou
11 jan—82. 1anDMmer

Dr. J. B. PEREZ,
Médecin et chirurgien d'une expérience de 25 ans dans le traitement et la guérison de tous les maux des
ORGANES GENITO-URINAIRES,
et des maux provenant soit des NERFS, soit d'une DEBILITE PHYSIQUE, causée par l'âge ou des abus prématurés. Maladies chroniques traitées avec succès. La maladie de Bright, la gravelle, le catarrhe de la vessie, les calculs, etc., la spermatorrhée et tous les désordres d'une NATURE PRIVEE, traitées sans l'usage du mercure ni d'aucune drogue nuisible. Guérisons garanties et remèdes fournis. Le rétrécissement de l'Urètre guéri par un simple mécanisme sans douleur.
Les maladies de femmes, suspension, rétention et toutes les irrégularités PROMPTEMENT GUERIES. Le FEMALE REGULATING ELIXIR du Dr Perez N'ECHOUE JAMAIS. On ne peut l'avoir qu'à son bureau. Consultations strictement confidentielles et prix raisonnables. Cabinet No 6 rue Sud-Remparts, près la rue du Canal, Nlle-Orléans. 16 sept. 81—1 an.

VAPEURS.

Steamer de la Malle des Etats-Unis
NEW CAMELIA.
SERVICE D'ÉTÉ.
A PARTIR DU 1er MAI 1882.
Le steamer partira de Milneburg à l'arrivée du train quittant la gare de Mobile, au pied de la rue du Canal comme suit:
TRAINS.
Lundis et Jeudis, pour Mandeville, Lewisburg, Madisonville, Old Landing…1 p. m.
Mardi, Vendredi et Samedi, pour Mandeville, Lewisburg et Madisonville, allant le samedi jusqu'à Old Landing……4 p. m.
EXCURSIONS:
Mercredis, pour Mandeville et Old Landing……8 a. m.
Dimanche, pour Mandeville et Old Landing……7 a. m.
Mercredis, pour Mandeville et Madisonville……6 p. m.
Dimanche, directement pour Madisonville……6 p. m.
RETOUR:
Laissera Madisonville lundis, mercredis, jeudis et samedis……5 a. m.
Laissera Old Landing, mardis et vendredis……6 a. m.
Laissera Old Landing, Excursions du mercredi et dimanche……3 p. m.
Prix, 50 cts pour aller et autant pour le retour. Les jours d'excursion, 50 cts., aller et retour. Enfants, moitié prix.
Fret reçu tous les jours à la gare des marchandises du Louisville et Nashville Railroad, au pied de la rue Girod.
30avril W. G. COYLE, Agent, 33 rue Carondelet.

BUREAU DE PRETS.
OTTO SCHWANER,
17……RUE BARONNE……17
ENTRE CANAL ET COMMUNE,
Près de la SALLE GRUNEWALD.

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE
ENTRE NEW-YORK ET LE HAVRE.
Les magnifiques navires de cette ligne favorite pour le continent (cabines pourvues de sonnettes électriques) partiront de la jetée n. 42 de la rivière du Nord, au pied de Morton street, comme suit:
AMERIQUE, Santelli, mercredi, 31 mai.
ST-LAURENT, Servan, mercredi, 7 juin
Prix du passage pour le ou vre.
Première cabine (vin compris)..$80 et $100
Deuxième classe……$60
BILLETS ALLER ET RETOUR A PRIX REDUITS.
Entrepont, $26, avec aménagement supérieur, comprenant vin, literie et ustensiles.
Pour fret et passage, s'adresser à
L. GRAND, Agent, Coffee Court, lettre E, Nouvelle-Orléans.
Louisi—

Ligne de Bordeaux.
COMPAGNIE BORDELAISE DE NAVIGATION A VAPEUR.
Les steamers de 1re classe de cette ligne partiront comme suit:
CHATEAU LAFITE, 4000 Tonneaux (neuf)…Samedi 20 Avril
CHATEAU LEOVILLE 4000 Tonneaux (neuf) Samedi 27 mai
1re Chambre, $60. Entrepont $24.
F. Le Boulanger, Funch, Edye & Co., 46 Beaver Street, Ag't gén. pour passagers. | 27 South William St. Agents généraux.
Agents à la Nouvelle-Orléans,
A. K. MILLER & CO.,
37 rue Carondelet, Nlle-Orléans.
13déc au 1er sept

North German Lloyd.
STEAMERS ENTRE BREME ET LA NOUVELLE-ORLEANS VIA HAVRE SOUTHAMPTON ET HAVANE.
Les steamships du NORTH GERMAN LLOYD reprendront leurs voyages réguliers l'automne prochain, comme suit:

	De Brême	De la Nlle-Orléans.
HOHENZOLLEN……	3 Sept.	……
KRONPRINZ……	24	……
HOHENSTAUFFEN	15 Oct.	……

PRIX DU PASSAGE:
De Brême, Southampton ou Havre à la Havane ou à la Nouvelle-Orléans—Chambre, $150. Entrepont, $38.
De la Nouvelle-Orléans à Southampton, Havre ou Brême—Chambre, $150. Entrepont, $45
De la Nouvelle-Orléans à la Havane—Chambre, $35. Entrepont, $15
Les enfants au-dessous de 10 ans, moitié prix, 1 an, gratis.
N. B.—Notre agent pour le Texas, M. J. Walde, à Houston, est autorisé à émettre des ordres pour passage d'entrepont aux taux suivants:
De Brême à Galveston $44 00
de de Indianola $47 50.
La compagnie se réserve le droit de changer la route des steamers, leur jour de départ et le prix du passage.
Des billets de passage de Brême, Southampton ou du Hâvre à la Nouvelle-Orléans sont émis par les compagnies.
Pour plus de détails s'adresser à
ED. F. STOCKMEYER & Cie, 42 rue de l'Union.
26 mai—1 an

LIGNE CROMWELL.
POUR NEW-YORK DIRECTEMENT.
Partant MERCREDI 31 mai à 8 h. A. M.
Cette ligne se compose des steamers suivants—
KNICKERBOCKER, HUDSON, LOUISIANA, NEW ORLEANS.
Le steamer
LOUISIANA, Capt. Gager.
Partira de son quai, au pied de la rue Toulouse.
ASSURANCE PAR CETTE LIGNE 1/2 P.0/0
Passage—Cabine……$40
Entrepont……20
Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour Liverpool, Brême et le Hâvre.
Pour fret ou passage s'adresser à
ALFRED MOULTON & CO
4 mai—1an Rue Carondelet No 41.

THE CROMWELL LINE.
FOR NEW-YORK DIRECT
To sail on WEDNESDAY, may 31 at 8 A. M.
This line is composed of the following steamships—
KNICKERBOCKER, HUDSON, LOUISIANA, NEW ORLEANS.
The steamship
HUDSON,
E. R. Freeman commandant
will leave her warf, foot of Toulouse street.
INSURANCE BY THIS LINE 1/2 PER CENT
Cabin passage……$40
Steerage……20
Through Liverpool, Bremen and Havre also by this line, and through bills of lading given for the same.
For freight or passage apply to
ALFRED MOULTON & CO,
4 mai—1an 41 Carondelet street.

Paquebot de la malle, pour Vicksburg
Départ les SAMEDIS, à 5 h. P. M.
Pour Vicksburg, Davis Bend, Natchez et tous les débarcadères intermédiaires.
Le beau bateau à vapeur
NATCHEZ,
T. P. Leathers, Capitaine
J. S. Muse, Commis.
Se reliant, à Vicksburg à la ligne Parisot pour les rivières Yazoo, Tallahatchie, et à la ligne Anchor pour Memphis, Cairo et St. Louis.
Le capitaine se réserve le droit de passer tous les débarcadères qu'il jugera convenable.
Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à JOHN JANNEY, 106 rue Commune.
On signe des connaissements pour les stations sur le Vicksburg, Shreveport and Pacific Rail road au même taux que les autres bateaux.
11 nov—

Packet bi-hebdomadaire du haut de la Côte.
Partant tous les LUNDIS à 5 P. M. et les VENDREDIS à 10 A. M.
Pour Thibodaux et les débarcadères intermédiaires, le steamer
BELLE OF THE COAST.
J. F. Aucoin, Capitaine, E. Nicolle, Commis, partira comme ci-dessus, descendant la côte tous les MERCREDIS et DIMANCHES en plein jour.
Pour fret ou passage s'adresser à bord, ou à S. RIVET, No 105 rue Décatur.
29 oct—

Ligne hebdomadaire indépendante de la côte, Donaldsonville, La fourche et Laurel Valley.
Départ tous les JEUDIS soirs à 5 heures.
Le beau bateau à vapeur
STE-MARIE.
S. B. BELL, maître.
J. P. McELROY, commis.
Part régulièrement comme il est indiqué plus haut. Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à W. E. GREATHOUSE, 104 rue Commune.
19avr—3m

EON QUEYROUZE. OSCAR BOIS
QUEYROUZE & BOIS,
MARCHANDS EN GROS DE
GROCERIES, VINS, LIQUEURS
—ET—
Toutes sortes de Produits de l'Ouest
AUX MAGASINS BLEUS,
Coin Vieille-Levée et Bienville,
6 jul—1an. le Orléans.

FEUILLETON.

No 9. Commencé le 18 mai.

Madame Heurteloup

(LA BÊTE NOIRE.)

PAR ANDRÉ THEURIOT.

DEUXIÈME PARTIE.

II—Suite.)

Il fallait entendre Fanfan Pierron mimer le dialogue du saint et du Bon Dieu; il y mettait tant de naturel, et les hâbleries prudentes de saint Pierre étaient si bien dans le caractère du conteur, que l'histoire avait l'air de lui être arrivée. Toutes les bouches s'épanouissaient, toutes les poitrines étaient secouées par de gros éclats de rire.

Les fileuses et les fumeurs de la cheminée se tenaient encore les côtes, et le calme se rétablissait à peine, quand on frappa aux carreaux; en même temps une voix qui venait du dehors, mais qui, en passant par le trou du févier, prenait des intonations souterraines et mystérieuses, une voix jeune et virile cria:—*Veut' s'dailler?*—Voilà les garçons! chuchotèrent les filles, et les plus hardies se dirigèrent vers la fenêtre. L'une d'elles, qu'on appelait la *Dégourdie* à cause de sa langue souple et déliée, fit jouer le carreau mobile qui servait de vasistas et répondit d'une voix moqueuse:

—Tout de même, commencez un peu pour voir!

Dailler, en patois meusien, c'est intriguer les filles, à la veillée, au moyen de questions burlesques ou mordantes qu'on leur lance à travers la fenêtre. Dans ces *dailleries*, on mêle un peu de tout: devinettes rustiques, personnalités satiriques, déclarations facétieuses, plaisanteries salées. Parfois on se renvoie la balle comme au jeu de paume. Quand on a affaire à un garçon et à une fille ayant la mémoire bien meublée et la repartie prompte, cette bataille à coups de langue ne laisse pas d'être divertissante et de mettre la galerie en belle humeur.

—Devine devinette! commença l'une des voix du dehors, queue verte, figure rouge, cervelle de bois, qu'est-ce que c'est?

—Ça n'est pas malin, répartit la Dégourdie, c'est une cerise…. A votre tour! connaissez-vous deux petits bonshommes qui s'entre-regardent par-dessus le fossé et qui ne peuvent se voir?

—Ce sont vos yeux, ma belle, mais s'ils ne peuvent se voir, il y en a d'autres qui les regardent et qui s'en trouvent bien.

—Menteur! Il fait noir comme dans un four, et, à moins que vos yeux ne soient comme ceux des chats, vous ne pourriez tant seulement dire de quelle couleur sont les miens.

—Ils sont clairs au soleil et encore plus luisants à la lune.

—*Taisez-vous donc*, vous ne les avez vus ni au soleil ni à la *lune*, et vous êtes comme les gens de Resson, à table jusqu'au menton, buvant sans soif et parlant de ce qu'ils ne connaissent point.

—Si je ne les ai vus au soleil, laissez-moi les voir à la chandelle…. Peut-on entrer chez vous?

—Oui, si vous avez de quoi payer l'entrée.

—Je baillerai du vin chaud à la compagnie, un entrant, et des baisers aux filles, en sortant.

—Baillez seulement le vin chaud, on vous fait grâce du reste!

Quelques secondes après, la porte de la cuisine s'ouvrait toute grande et les garçons envahissaient le veilloir, ayant à leur tête Vital de Saint-André. C'était lui qui avait *dailé* avec la Dégourdie, et tandis que ses compagnons déposaient entre les mains de la Cheuille, les bouteilles destinées au vin chaud, il s'était campé au milieu de la pièce, et l'œil hardi, la lèvre souriante, il dévisageait la rangée des filles, afin de reconnaître celle avec qui il avait engagé la conversation à travers la vitre. Tout à coup son regard tomba sur Loïse, et sans plus s'occuper de reste de la compagnie, il se dirigea vers la jeune fille. Celle-ci l'avait aperçu dès l'entrée, et son cœur s'était mis à battre. Ce fut bien pis quand elle sentit le regard assuré du jeune homme s'arrêter sur elle. En vain elle cherchait à se dissimuler derrière deux vieilles femmes, Vital s'était faufilé entre les rouets, et étant son chapeau, il se penchait déjà vers Loïse:

—Je suis heureux de vous rencontrer ici, mademoiselle, murmura-t-il…. Il y a longtemps que je désirais vous offrir mes excuses; je l'aurais fait à Benoite-Vaux, sans cette vénérable rabat-joie qui m'a si désagréablement coupé la parole.

—C'était ma tante, répondit Loïse en rougissant.

—Ha! elle n'est point commode, la vieille dame! Permettez-moi de m'asseoir là un moment, et de vous répéter combien j'ai été honteux de la grossièreté de mon oncle…. Je vous en demande pardon.

—Vous êtes tout excusé, monsieur, répondit-elle en tortillant avec embarras son ouvrage entre ses doigts; au contraire, c'est à moi de vous remercier….

Elle se sentait de plus en plus attirée vers ce garçon qu'elle savait directement menacé par les projets vindicatifs de Mme Heurteloup. Depuis la fête de Benoite-Vaux, elle avait bien souvent pensé à lui, et bien souvent rêvé aux moyens de l'avertir des risques qu'il courait. Maintenant qu'ils étaient l'un près de l'autre, isolés au milieu du brouhaha de la veillée, elle n'osait plus parler. Elle était prise de scrupules. De quel droit livrerait-elle les secrets de sa tante à ce jeune homme qu'elle connaissait à peine?….

Toutefois, si sa conscience lui défendait de trahir la femme dont elle mangeait le pain, elle se croyait au moins autorisée à traiter avec plus d'égards celui qu'allait atteindre injustement la vengeance de la veuve. Loin de se tenir sur une sage réserve, elle mettait dans son accueil plus de cordialité, plus de laisser-aller.

Vital remarqua rapidement cette disposition sympathique et affectueuse; mais, avec la présomption d'un jeune homme qui se sent aimable, bien tourné et qui a peu souvent de cruelles, il se hâta de l'attribuer à sa bonne mine, à la fascination quasi irrésistible qu'il avait l'habitude d'exercer sur les cœurs. Il se vit déjà en passe de conquérir les bonnes grâces de cette jolie fille, et d'un ton légèrement fat il s'écria:

—Me remercier!…. Et de quoi?

—D'avoir pris si chaudement ma défense, au risque de vous fâcher avec votre oncle.

—Le risque n'était pas gros, répliqua-t-il en riant…. Nous sommes brouillés à mort, tout de même.

—Ah! tant mieux!

Il la regarda d'un air plaisamment surpris:

—Pourquoi tant mieux?

—Parce qu'il a une très mauvaise réputation, et qu'en le fréquentant, vous la partagiez sans vous en douter.

—Je m'en doutais bien un peu, mais bah! le mal n'était pas grand, et je ne taisais de tort qu'à moi-même.

—Vous faisiez aussi du mal à ceux qui ont de l'affection pour vous.

—Pouh! qui diantre s'intéresse à moi?

—Mais…… il y a d'abord votre sœur.

—Ma sœur, tiens, vous la connaissez?. Oui, c'est vrai, il y a Charmette; mais si j'étais sage comme une image, elle ne pourrait plus prier pour moi, et cela la priverait beaucoup…… Après Charmette, j'ai beau chercher, je ne vois pas ceux qui peuvent avoir de l'affection pour moi…… Est-ce que vous en connaissez d'autres, par hasard?

Il se penchait en souriant vers le visage de Loïse qui rougissait et baissait les yeux.

Blotties dans l'ombre, derrière deux fileuses quasi sourdes, les deux jeunes gens causaient à mi-voix, tandis que le brouhaha montait dans l'atmosphère fumeuse du veilloir. Le vin chaud, payé par Vital et préparé avec amour par la Cheuille, moussait doucement dans le grand coquemar de fer battu, et une odeur de cannelle s'en exhalait. Les garçons, vu le petit nombre de sièges, avaient pris les filles sur leurs genoux, et leur offraient des noisettes qu'ils cassaient d'abord à belles dents. Les vieilles femmes renifiaient sensuellement les haleines vineuses qui se dégageaient du coquemar, et Fanfan, sous prétexte de goûter si le breuvage était assez sucré, s'en était versé déjà une pleine tasse, qu'il sirotait avec des clappements de langue. Ses petits yeux bleus devenaient plus brillants, et, comme il lui suffisait d'un doigt de vin pour être émoustillé, il commençait à parler plus haut et plus abondamment.

Pendant ce temps, la conversation continuait, plus intime et plus animée, entre Vital et Loïse. Perdus au milieu du tapage, comme au fond d'une île déserte, ils échangeaient de menus propos, accentués et comme soulignés par des sourires. Ce qu'ils se murmuraient à l'oreille n'avait pas grande importance, mais chaque mot, en s'envolant de leurs lèvres, laissait après lui comme une résonance amoureuse.

Les yeux commentaient ces phrases inachevées et leur donnaient une signification singulièrement troublante.

Loïse, toute neuve encore à de semblables émotions, se sentait emportée par un courant de tendresse qui l'entraînait vers un monde inconnu. Cette liqueur capiteuse et défendue, que ses lèvres goûtaient pour la première fois, la grisait aussi rapidement que le vin chaud, dont les jeunes et les vieux, groupés autour de la cheminée, vidaient de pleins verres.

Sous l'influence de cette boisson fortement aromatisée, les têtes commençaient à s'échauffer. Les garçons et les filles, qui buvaient à deux dans le même verre, poussaient de stridents éclats de rire, les langues se déliaient à la ronde, les dernières timidités s'évanouissaient, les hommes parlaient tous ensemble, et, dominant les conversations, la voix chevrotante, mais encore très juste, de Fanfan, entonnait une chanson rustique, dont le refrain était repris en chœur par les vieux, auxquels cet air ancien rappelait leur jeunesse:

Trois cavaliers, revenant de la guerre,
Tra la la la la,
Revenant de la guerre:

La fille du roi était à sa fenêtre
Tra la la la la,
Était à sa fenêtre.

L'plus jeune des trois rapportait une rose,
Tra la la la la,
Rapportait une rose.

—Beau cavalier, donnez-moi votre rose,
Donnez-moi votre rose….

Réveillée en sursaut par cette voix familière, Loïse avait relevé la tête. L'animation du bonhomme qui lui servait de chaperon l'inquiétait. Elle connaissait assez les habitudes et le tempérament de Fanfan Pierron pour pressentir qu'on l'arracherait maintenant avec peine aux charmes du vin chaud. Tant qu'il y aurait des bouteilles à vider dans le coquemar, le brave Pierron lâcherait difficilement pied, et il ne fallait plus compter sur lui pour le retour. Elle avait promis à Mme Heurteloup de ne pas quitter la maison en son absence, et elle commençait à avoir des scrupules. Voyant ses deux vieilles voisines plier bagage et gagner sagement la porte, elle résolut de les imiter.

—Il est tard, dit-elle brusquement, et il faut que je rentre à Chèvrechêne.

Puis embarrassée, et craignant que Vital n'insistât pour la retenir, elle s'esquiva sans bruit à la suite des deux vieilles.

Elle avait à peine fait quelques pas hors du logis, qu'elle entendit la neige craquer sous un pied alerte, et, se retournant, elle aperçut Vital qui la suivait.

—Il fait mauvais marcher, dit-il en lui offrant le bras, laissez-moi vous conduire jusqu'à votre porte.

Elle regrettait déjà de l'avoir quitté si vite et elle n'osa le désobliger par un refus. Vital serra très fort contre le sien le bras dont il s'était emparé, puis tous deux s'engagèrent sur la route gelée. Le croissant de la lune brillait amicalement au-dessus des bois, et la rue était coupée dans sa longueur par une bande d'ombre et une bande de lumière. Du côté éclairé, les façades crépies à la chaux découpaient nettement sur le ciel leurs toits blancs; des profils de charrettes, des piles de fagots s'enlevaient en noir sur cette blancheur, tandis que, de l'autre côté, les objets étaient noyés dans une pénombre bleue. Derrière les jeunes gens, la maison de la Cheuille, illuminée et bourdonnante, semblait seule habitée. Tout le reste du village, avec ses portes closes et ses vitres obscures, avait l'air mort et abandonné. Vital, solide sur ses pieds, soutenait Loïse qui, parfois, glissait sur la neige durcie, et, tout en regardant la jolie tête de la jeune fille emmitouflée dans son châle de laine blanche, il continuait à lui parler à mi-voix, comme s'ils eussent encore été dans le cercle du veilloir.

Savez-vous, lui disait-il, que vous vous entendez fort bien à sermonner les gens?

—J'ai été si souvent sermonnée moi-même que je m'y connais un peu.

—Oui, mais il y a sermons et sermons; il y a ceux qu'on écoute sans les aimer, et ceux qu'on aime….

—Sans les prendre au sérieux, interrompit-elle.

—Au contraire, on pécherait volontiers de nouveau pour avoir le plaisir de les entendre deux fois.

—Ce n'est pas tout de les écouter, il faudrait essayer de se corriger.

—Eh bien, convenons d'un marché, voulez-vous?…. Vous me promettez de me faire de temps en temps un brin de morale, comme ce soir, et je m'engagerai à ne plus retomber dans mes vieux péchés.

—Le marché n'est pas possible, répliqua Loïse en secouant la tête d'un air demi-grave et demi souriant, car il est probable que nous n'aurons pas l'occasion de nous revoir.

—Ne retournerez-vous pas à la veillée?

—C'est un hasard que vous m'y ayez rencontrée, je n'y vais jamais et je ne sors guère de chez nous sans ma tante.

—Votre tante?…. Ah! oui, la vieille dame en noir…. En voilà une dont les sermons ne me plairaient pas!

—Je le crois! s'écria-t-elle en riant, et il lui plairait encore moins de m'entendre vous en faire….

C'est pourquoi je vous engage à profiter de celui de ce soir, qui sera peut-être le premier et le dernier.

—Profitons-en donc, reprit-il en lui serrant le bras plus tendrement, par quel bout dois-je commencer ma conversion?

—Eh bien, murmura Loïse…. E… [illegible] d'abord s'interrompit, le regarda d'un air intimidé, puis baissant ses grands yeux lumineux:—Vous allez trouver que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, et peut être vous offenserez vous de ce que je vais dire?….

—Dites toujours.

—Eh bien! ne faites plus de dettes!

Il s'arrêta pour lui lancer une œillade interrogative, moitié étonnée et moitié moqueuse; mais elle poursuivit tout d'un trait et presque sans reprendre haleine:—Vous avez des ennemis, monsieur de Saint André; je le sais de bonne source, et vous vous exposez à ce que les gens qui vous en veulent deviennent vos créanciers afin de vous jouer de mauvais tours.

—Comment! s'exclama-t-il, non seulement vous parlez morale, vous parlez aussi affaires!…. Mais c'est amusant comme tout!

—Ne vous moquez pas de moi! continua-t-elle très émue; je vous en prie, ne donnez pas à vos ennemis prise sur vous. Soyez prudent, pour vous et pour le repos de votre sœur.

Il la regarda de nouveau en ouvrant de grands yeux, puis d'un ton plus posé:

—C'est entendu, répondit-il, je ne ferai plus de dettes, je vous le jure!

—Bien vrai? demanda-t-elle en montrant une satisfaction naïve.

—Bien vrai, mais ne vous en émerveillez pas trop…. Je n'aurai pas grand mérite, n'ayant plus de crédit nulle part.

Tout en marchant très lentement, ils étaient arrivés devant la porte du jardin de Chèvrechêne.

—Me voici chez nous, murmura Loïse en abandonnant le bras de son compagnon.

—Quoi, déjà!…. Nous allons nous quitter si vite!…. se récria Vital, puis voyant que la jeune fille se disposait à entrer, il lui saisit les deux mains avec une sorte d'emportement.

—Mademoiselle Loïse, reprit-il, d'une voix un peu étranglée, laissez-moi vous donner les arrhes du marché! —Et, avant [illegible] se reconnaître, [illegible] lui revenant, un bouillonnement de honte et de colère lui monta à la tête, et elle se dégagea violemment.

—Allez-vous-en! balbutia-t-elle suffoquée…. Vous vous conduisez comme votre oncle…. Allez-vous-en! répéta-t-elle, furieuse, en frappant du pied.

Vital, assez décontenancé, contemplait les traits brusquement contractés de la jeune fille. Au clair de lune, les yeux de Loïse étincelaient; l'orgueil blessé, la pudeur offensée y mettaient une lueur d'indignation.

—Il faut que vous ayez une singulière opinion de moi! continua-t-elle en se tordant nerveusement les mains…. Je ne sais ce que j'ai pu dire ou faire ce soir pour que vous vous soyez cru autorisé à agir de la sorte…. Mais je ne suis pas ce que vous pensez; vous vous êtes trompé sur moi, comme je me suis trompée sur vous!

—Mademoiselle Loïse, répondit Vital en se rapprochant d'elle, calmez-vous…. Vous êtes si jolie!…. Ç'a été plus fort que moi; mais je n'avais pas l'intention de vous fâcher, je vous aime trop…. Je vous aime passionnément!

—Vous mentez! répliqua-t-elle, si vous aviez de l'affection pour moi, vous commenceriez par me respecter, vous ne me traiteriez pas comme la première venue!

Il y avait un tel accent de sincérité et de fierté blessée dans cette réponse; Loïse, immobile sous la clarté lunaire, avait un tel air de dignité virginale et de tristesse, que le jeune homme en fut profondément touché. Cette attitude chaste et contristée ressemblait si peu aux frayeurs simulées et aux résistances hypocrites des femmes qu'il avait connues!…. Il eut honte de son impertinente étourderie; tout ce qu'il y avait de généreux, de loyal, de sensible en lui revint à la surface et reprit le dessus.

—Vous avez raison, murmura-t-il, je me suis conduit comme un grossier personnage et je vous en demande pardon.

—Adieu, monsieur! dit-elle en secouant la tête…. En même temps elle avait ouvert la porte du jardin.

(*A continuer*).